

**Thomas R. Malthus et son *Essai sur le principe de population*,
200 ans plus tard**

Richard Marcoux

Volume 27, numéro 2, automne 1998

Malthus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010247ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010247ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (imprimé)

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcoux, R. (1998). Thomas R. Malthus et son *Essai sur le principe de population*, 200 ans plus tard. *Cahiers québécois de démographie*, 27(2), 173–180.
<https://doi.org/10.7202/010247ar>

Thomas R. Malthus et son
Essai sur le principe de population,
200 ans plus tard

Richard MARCOUX *

Thomas R. Malthus, né en 1766, est sûrement le personnage dont le nom est le plus associé à cette discipline qu'est la démographie. De même que Marx, Weber et Durkheim sont des auteurs incontournables pour une discipline comme la sociologie, de même il paraît inimaginable que Malthus soit passé sous silence dans une formation en études des populations. Toutefois, contrairement à celle des principaux pères de la sociologie, l'œuvre de Malthus est surtout connue pour un seul ouvrage, soit son *Essai sur le principe de population*¹, dont la première édition a paru en 1798... il y a deux cents ans.

Comme le soulignait il y a trente ans André Lux (1968), on dénote d'importantes contradictions et ambiguïtés dans l'*Essai*, et ce fait n'est sûrement pas étranger aux critiques dont les différentes éditions de ce classique ont fait l'objet². La vision de

* Département de sociologie, Université Laval. Nous reprenons ici le titre du colloque organisé par l'Association des démographes du Québec (ADQ) dans le cadre du 66^e Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), qui s'est tenu à l'Université Laval en mai 1998. Les auteurs des articles qui suivent ont d'ailleurs tous participé à ce colloque. Nous remercions grandement Marc Tremblay, professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi. Ce fut un réel plaisir de travailler avec lui à la préparation de ce colloque.

Courriel : richard.marcoux@soc.ulaval.ca

¹ Le titre original et complet de la première version est *An Essay on the Principle of Population, as it Affects the Future Improvement of Society with Remarks on the Speculations of Mr. Godwin, Mr. Condorcet, and Other Writers*.

² Lux (1984) ajoute d'ailleurs que les *Principes d'économie politique* de Malthus, parus en 1820, sont essentiels pour comprendre réellement la pensée et les contradictions apparentes des différentes versions de l'*Essai*.

l'avenir qui se dégageait de l'ouvrage de 1798, fort dérangeante pour une partie de l'élite anglaise, était jugée trop pessimiste par certains. Elle tranchait d'ailleurs nettement avec les écrits optimistes de Condorcet, de Godwin et de bien d'autres à la même époque. Malthus lui-même semble avoir alimenté la polémique autour de son ouvrage. En effet, le style de la première édition fait en sorte que le texte se présente plutôt comme un pamphlet philosophique cherchant à susciter un débat, voire la controverse³. La deuxième édition, celle de 1803, augmentée de plus de 400 pages, est un véritable traité scientifique fort documenté, mais Malthus y incorpore son fameux « apologue du banquet », qui marquera à jamais le souvenir de sa pensée et de son nom, même si, dans les quatre rééditions subséquentes, ce passage aura été supprimé⁴.

Malgré les critiques nombreuses et parfois virulentes qui ont entouré ce texte, il demeure que les idées de Malthus ont constitué en quelque sorte le catalyseur d'une réflexion théorique sur les questions de population et de développement — de progrès dirait Malthus —, comme en fait foi la place que l'on réserve à cet auteur dans la plupart des manuels de démographie, notamment dans le monde francophone⁵. Pour ne citer que quelques exemples, rappelons que, dès les années cinquante, Joseph Vialatoux (1959) a réservé trois chapitres à Malthus et au malthusianisme dans le deuxième tome de son

³ Claude Meillassoux (1991) souligne en outre, à propos de l'*Essai*, que certaines « formulations se prêtent facilement aux pires interprétations » (p. 16).

⁴ Pour mémoire, nous reproduisons ce fameux passage controversé, tel que le présente Jacques Dupâquier (1980 : 10) : « Tout homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut le nourrir, ou si la société n'a pas besoin de son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture, et il est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller, et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution ».

⁵ Il faut noter que les écrits de Malthus ont rapidement traversé la Manche. La première traduction française de l'*Essai sur le principe de population* a été publiée en 1805. Elle est l'œuvre de Pierre Prevost, professeur de philosophie à Genève, qui a travaillé à partir de la deuxième édition anglaise, celle de 1803. Ce n'est qu'en 1980 que parut la première traduction française de la première version de l'*Essai*, celle de 1798. Nous la devons à Éric Vilquin, qui signe d'ailleurs un texte dans le présent numéro des *Cahiers québécois de démographie*. Précisons par ailleurs, pour les intéressés, qu'ils trouveront même l'une des traductions françaises de l'*Essai* sur le Web, à l'adresse suivante :

http://panoramix.univ-paris1.fr/CHPE/Textes/Malthus/malth_01a.html



Source : The Warren J. Samuels Portrait Collection at Duke University.

LE RÉVÉREND THOMAS ROBERT MALTHUS (1766-1834)

ouvrage intitulé *Le Peuplement humain*. Plus récemment, Annie Vidal (1994), dans *La Pensée démographique*, consacre à Malthus l'un de ses cinq chapitres sur les « Doctrines et théories au regard de la population ». Malthus a assurément marqué les fondements mêmes de la discipline qu'est la

démographie, ce qui suffit à justifier, si besoin est, que les *Cahiers québécois de démographie* lui consacrent un numéro spécial pour souligner le 200^e anniversaire de la première parution de son *Essai sur le principe de population*.

Dans son texte intitulé « Les valeurs morales de Malthus », Éric Vilquin nous propose une lecture particulièrement originale de *l'Essai*. En effet, la plupart des auteurs qui se sont intéressés à Malthus abordent de façon très secondaire la dimension morale de cet ouvrage. Pourtant, *l'Essai sur le principe de population* s'inscrit tout à fait dans les débats philosophiques et moraux de l'époque, comme en témoigne d'ailleurs la préface de l'édition de 1798, où Malthus annonce qu'il nous présente « sa position sur le progrès futur de l'humanité » (p. 19). Vilquin nous propose une grille d'analyse de contenu de *l'Essai* basée sur une série d'oppositions de thèmes relevant de la morale ou de la philosophie : égalité et justice, idéalisme et réalisme, liberté et charité, richesse et pauvreté, etc. Cette analyse révèle bien les tiraillements moraux qui habitent Malthus de même que certaines des contradictions présentes dans le livre qui l'a tant fait connaître. Le pasteur paraît constamment confronté au scientifique, et cette double allégeance à la science et à la foi conduit Malthus à « s'en expliquer chaque fois qu'il craint d'être accusé d'accorder à l'une la primauté sur l'autre, ce qui se répète assez souvent » (p. 3). Les citations relevées par Vilquin sur la base de sa grille d'analyse démontrent bien les difficultés que l'on peut éprouver à situer l'auteur. En effet, Malthus, tantôt se fait philanthrope et humaniste, tantôt se montre méprisant envers les classes laborieuses.

Par ailleurs, deux cents ans après la parution de la première édition de *l'Essai*, le nom de Malthus est associé à des idées que ne partagerait sûrement pas le célèbre pasteur anglais. Comme celles de bien d'autres auteurs, ses idées semblent parfois avoir été dénaturées, ce qui, souligne Jacques Dupâquier (1980), « illustre l'aphorisme selon lequel un auteur classique est quelqu'un qu'on cite toujours et que l'on ne lit jamais » (p. 10). Le fait pourrait paraître assez banal, mais, dans le cas qui nous intéresse, il s'agit d'une doctrine fort connue qui utilise le nom de Malthus mais contredit de nombreux éléments de sa pensée. En effet, les idées de Malthus ont souvent été confondues avec ce qu'il faut désormais appeler la doctrine néo-malthusienne. Vidal note à ce propos que « de Malthus il reste la loi de population et l'idée de restriction, mais les moyens utilisés et la vision de la société sont radicalement

différents » (1994 : 54). L'historienne française Michelle Perrot va encore plus loin :

Plus qu'une doctrine, le néo-malthusianisme est un mouvement zéléteur du contrôle des naissances qui, tout en s'appuyant sur la caution de Malthus [...] le détourne de son sens premier au point qu'on a pu parler de « néo-malthusianisme anti-malthusien » ! En effet, non seulement la Science et l'Hygiène remplacent Dieu et la Morale, mais la restriction volontaire des naissances devient à la fois un instrument de libération individuelle et un levier de révolution sociale (p. 362).

Ce qualificatif de « mouvement zéléteur » ne paraîtra sûrement pas exagéré après la lecture du texte intitulé « Les ligues néo-malthusiennes françaises de 1896 à 1950 : idéologie de droite sous un manteau ouvriériste ». S'appuyant également sur une analyse de contenu, André Lux scrute les principales publications néo-malthusiennes anglaises et françaises de la fin du XIX^e siècle et du début du siècle actuel. L'approche populationniste clairement affirmée par le clergé et les conservateurs de la droite française semble avoir conduit trop souvent à situer idéologiquement à gauche tous les mouvements auxquels ils s'opposaient. Le fait que Paul Robin, fondateur de la Ligue de la régénération humaine — équivalent français de la Malthusian League —, ait siégé avec Karl Marx au Conseil général de l'Internationale semble avoir contribué grandement à cette méprise. En examinant certains périodiques et autres publications à partir de ce qu'il appelle les trois thèmes de base du credo néo-malthusien, André Lux parvient à très bien mettre en évidence la parenté idéologique des mouvements néo-malthusiens des deux côtés de la Manche et à montrer qu'ils s'inscrivent bel et bien dans « la partie droite de l'échiquier idéologique en matière de conception de l'organisation de la société » (p. 1). Dans les deux cas, le salut du peuple passe par la contraception, ce qui, pourrions-nous dire, est assez loin de l'idéal socialiste !

L'accès à la contraception, cet « instrument de libération individuelle », pour reprendre à nouveau les termes de Michelle Perrot, citée plus tôt, est également au centre d'une autre méprise, voire d'une mésalliance, cette fois entre le féminisme et le néo-malthusianisme. À partir d'un survol très intéressant de la littérature, Maria De Koninck nous permet de bien cerner les contradictions internes qui s'opèrent dans une coalition bien circonscrite entre les féministes et les néo-malthusiens en ce qui a trait aux actions dans le domaine de la population.

Cette coalition semble avoir connu son développement ultime lors de la Conférence du Caire en 1994. En disséquant les objectifs et finalités de chacun de ces deux « mouvements », l'auteure parvient à bien dégager les éléments qui pourraient, à court ou à moyen terme, conduire à l'éclatement de cette coalition. Les « droits individuels » qui intéressent ici les deux groupes sont ceux qui permettent le contrôle par les femmes de leurs maternités. Dans une perspective féministe, les droits des femmes de décider du nombre et du calendrier de leurs grossesses représentent une fin en soi, alors que dans une perspective néo-malthusienne cet accès au contrôle des naissances par les femmes représente seulement un moyen d'atteindre un autre objectif, à savoir la réduction de la fécondité et, du coup, le ralentissement de la croissance de la population. Il apparaît ainsi évident que cette alliance est fort fragile. Mais Maria De Koninck va encore plus loin en nous montrant que cette alliance risque de s'accompagner de différents effets pervers pour le mouvement féministe.

De son côté, Thomas LeGrand nous propose d'aborder les questions de population dans une perspective planétaire en les mettant en relation avec des préoccupations qui se font vives en cette fin de millénaire, soit les préoccupations environnementales. LeGrand s'attarde d'abord aux questions d'éthique, élargissant le concept de population et proposant d'englober l'ensemble des espèces dans nos efforts de protection. Tout comme Malthus, LeGrand s'intéresse à l'équilibre entre population et ressources, mais, distinguant entre ressources renouvelables et ressources non renouvelables, il précise que ce sont les premières qui sont principalement menacées par une croissance démographique trop élevée. Sans tomber dans le catastrophisme de certains écologistes, LeGrand demeure fidèle à la doctrine néo-malthusienne puisqu'il est convaincu qu'il est impératif de ralentir la croissance de la population, du moins tant que l'on ne sera pas assuré que cette croissance n'a aucun effet négatif sur l'environnement. Enfin, de même que Malthus s'en prenait à l'optimisme des penseurs de son époque (Godwin, Condorcet et autres), LeGrand interpelle les penseurs actuels en déplorant ce qu'il qualifie de silence des scientifiques :

Certains universitaires, tout en croyant fermement que la croissance démographique a des conséquences potentielles graves pour l'environnement, évitent de prendre parti publiquement et de participer à des recherches sur un sujet qui leur paraît trop compliqué, et qu'il leur faudrait étudier à l'aide de données trop

inadéquates pour permettre une recherche scientifiquement rigoureuse. Cette tendance aggrave l'aspect politique du problème, car elle limite la contribution des personnes pourtant les mieux informées aux débats environnementaux qui se déroulent sur la place publique.

En terminant la lecture de ce numéro spécial des *Cahiers québécois de démographie*, certains lecteurs se poseront peut-être la question suivante : mais qu'en est-il de Malthus au Canada et au Québec ? De toute évidence, la publication de l'*Essai* n'a aucunement eu ici l'effet qu'il a produit en Angleterre ou en France, comme l'a d'ailleurs souligné Jean-Pierre Wallot :

Cet auteur, en effet, semble peu lu et peu connu dans cette colonie de peuplement, comparativement à nombre de ses prédécesseurs et contemporains, plus en accord peut-être avec l'expérience vécue en Amérique du Nord. [...] son *Essay on Population*, malgré son ambition d'élucider les mécanismes universels (de nature biologique, socio-économique et « morale ») de régulation des sociétés humaines, colle beaucoup mieux à l'Angleterre et d'autres pays anciens qui ont fait le « plein » d'hommes. Outremer, son pessimisme construit des « lois » (ou les reconstruit) annonciatrices d'un spectre trop lointain dans l'avenir (Wallot, 1984 : 107).

Si l'*Essai* n'a pas suscité en Amérique de débats équivalents à ceux que l'on a pu observer en Europe dans la foulée de sa parution, il semble toutefois que les idées néo-malthusiennes aient quand même traversé de ce côté-ci de l'Atlantique, représentant du coup une menace pour certains leaders d'opinion canadiens-français acquis aux idées populationnistes au début du XX^e siècle. L'auteur présumé de la fameuse expression « la revanche des berceaux » y fait lui-même allusion lors de la célèbre conférence qu'il présenta à Montréal en 1918.

Sans doute, parmi la génération nouvelle, les doctrines néo-malthusiennes ont eu la chance de se propager — chez nous aussi ! — [...] Nous avons cité une prophétie de malheur de plus contre notre nationalité, et, une fois de plus, les mères canadiennes ont répondu en multipliant la vie où l'on prédisait la mort. Un fois de plus la fidélité aux lois du mariage, la transmission sans peur et sans égoïsme du sang vigoureux de la race a opéré une prodigieuse revanche des berceaux (Lalande, 1918 : 109-108).

Notre prêtre, Louis Lalande, serait sûrement fort ébranlé d'apprendre qu'au Québec, 80 ans après la présentation de sa conférence, les naissances hors mariage représentent 70 pour cent des naissances des femmes de 20-24 ans, et que l'indice

synthétique de fécondité se situe à 1,5 enfant. Autres temps, autres mœurs, diront certains !

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DUPÂQUIER, Jacques, 1980. « Avant-propos », dans T. R. MALTHUS. *Essai sur le principe de population en tant qu'il influe sur le progrès de la société, avec des remarques sur les théories de M. Godwin, de M. de Condorcet et d'autres auteurs*. Traduction d'Éric Vilquin. Paris, INED.
- LALANDE, Louis, 1918. « La revanche des berceaux », *L'Action française*, 3 (2^e année) : 98-108.
- LUX, André, 1984. « Le Malthus des principes, arbitre des deux Malthus de l'essai », dans A. FAUVE-CHAMOUX, dir. *Malthus hier et aujourd'hui*. Paris, CNRS : 63-74.
- LUX, André, 1968. « Évolution et contradiction dans la pensée de Malthus », *Population*, 23, 6 : 1091-1106.
- MALTHUS, Thomas Robert, 1805 [1992]. *Essai sur le principe de population*. Traduit de l'anglais par P. et G. Prevost. Paris, Garnier-Flammarion, 2 vol., 722 p.
- MALTHUS, Thomas Robert, 1798 [1980]. *Essai sur le principe de population en tant qu'il influe sur le progrès de la société, avec des remarques sur les théories de Mr. Godwin, de M. de Condorcet et d'autres auteurs*. Londres, 1798. Traduction d'Éric Vilquin, Paris, INED, 1980.
- MEILLASSOUX, Claude, 1991. « Les leçons de Malthus : le contrôle démographique par la faim », dans *Les Spectres de Malthus*. Paris, EDI/ORSTOM/CEPED : 15-32.
- PERROT, Michelle, 1984. « Malthusianisme et socialisme », dans A. FAUVE-CHAMOUX, dir. *Malthus hier et aujourd'hui*. Paris, CNRS : 357-370.
- VIALATOUX, J. 1959. *Le Peuplement humain*, tome II, *Doctrines et théories. Signification humaine du mariage*. Paris, Éditions ouvrières, 717 p.
- VIDAL, Annie, 1994. *La Pensée démographique. Doctrines, théories et politiques de population*. Presses universitaires de Grenoble, 158 p.
- WALLOT, Jean-Pierre, 1984. « Malthus et sa diffusion au Canada au début du XIX^e siècle », dans A. FAUVE-CHAMOUX, dir. *Malthus hier et aujourd'hui*. Paris, CNRS : 107-116.